

LES NOUVELLES PAROISSES. — SAINT-JACQUES. — SAINT-PAUL. — LE « CALVAIRE. » —
SAINT-ANDRÉ. — LES AUGUSTINS-SAXONS. — LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — LA MAISON
D'AIX. — L'ÉGLISE DES JÉSUITES. — LA « SODALITÉ. » — SAINT-CHARLES BORROMÉE.
— SAINT-AUGUSTIN. — LES CAPUCINS. — SAINT-ANTOINE DE PADOUE.

Notre-Dame fut pendant bien des années la seule paroisse de la ville et ce n'est qu'à la fin du x^e siècle que nous voyons s'ériger à côté d'elle les paroisses de Sainte-Walburge, de Saint-Georges et de Saint-Jacques.

Cela ne se fit pas sans peine, car le chapitre de la collégiale tenait beaucoup, on le conçoit, aux avantages de sa position. La création de trois paroisses nouvelles allait lui enlever une bonne part de ses revenus, aussi les chanoines protestèrent-ils énergiquement. Leur voix ne fut pas entendue ; loin d'accueillir leurs revendications intéressées, Rome prêta l'oreille aux sollicitations des pieux anversoïis qui demandaient l'érection en paroisses de leurs trois autres églises. En 1479 les paroisses nouvelles furent créées.

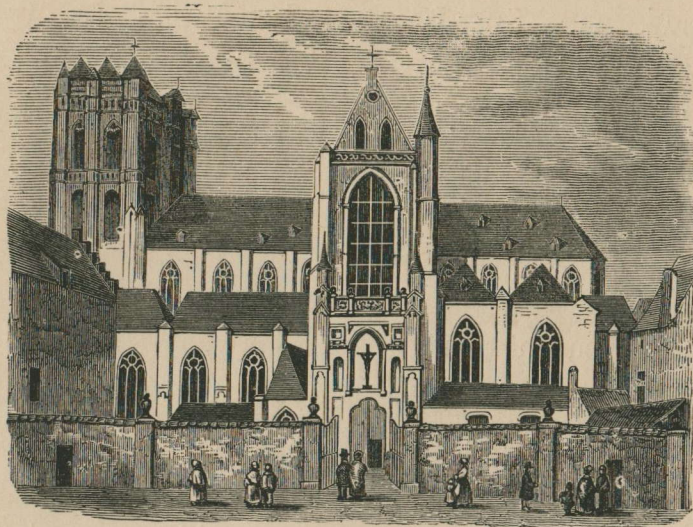
C'est vers cette époque que commencèrent les travaux de construction d'un des édifices religieux les plus remarquables que possède Anvers : nous voulons parler de l'église Saint-Jacques.

L'église primitive n'était en réalité qu'une grande chapelle, bâtie tout au

commencement du ^{xv}^e siècle par un marchand d'Anvers et dédiée à Saint-Jacques. Lorsque le nouvel état des choses en eût fait une église paroissiale, le chapitre comprit bien vite que sa modeste construction devenait absolument insuffisante. Il décida donc d'élever un édifice plus grandiose, qui devait, dans la pensée des chanoines, surpasser Notre-Dame en richesse et en splendeur.

On fit aux fidèles un appel pressant, et tels étaient le zèle et la piété d'alors, que quelques années plus tard on put commencer les travaux.

L'architecte Herman De Waghemakere, dont le nom s'attache à d'autres



ÉGLISE SAINT-JACQUES.

grandes entreprises, dessina les plans de la nouvelle église, et il en surveilla la construction jusqu'à sa mort, survenue en 1503. Ses deux fils Dominique et Herman continuèrent la lourde tâche que s'était imposée le vieil architecte, et ils eurent pour collaborateur Rombaut Keldermans, à qui l'on doit les plans de l'église Saint-Rombaut, de Malines. Les trois maîtres ne virent pas l'achèvement de leur œuvre, dont la construction, interrompue à diverses reprises, ne se termina qu'au ^{xvii}^e siècle. Cependant, il faut rendre cette justice à leurs successeurs qu'ils respectèrent les premiers plans et le

style de l'édifice. Celui-ci est d'une grande pureté, c'est le gothique flamboyant dans toute son originalité, avec ses arcs en doucine, ses fenêtres aux meneaux prismatiques, ses pignons à jour, délicatement fouillés, ses rinceaux compliqués, ses voûtes recouvertes de réseaux de nervures, ses piliers dépourvus de chapiteaux.

Nous avons dit plus haut qu'on distingue plusieurs styles dans la construction de la cathédrale. Ce reproche, les puristes ne peuvent le faire à l'église Saint-Jacques, qui de la base au faite appartient au style ogival tertiaire, dont elle est l'une des plus belles productions.

La tour n'a pu être achevée, car le moment vint où la foi catholique subit l'influence puissante de la Réforme, le moment vint où Luther, ce grand révolutionnaire de la pensée, ralentit le zèle pieux qui avait donné à l'Europe les merveilleuses cathédrales du moyen âge. Les projets anciens, d'après lesquels la tour de Saint-Jacques devait s'élever aussi haut que celle de Notre-Dame, durent être modifiés, car l'or et l'argent n'affluaient plus comme autrefois dans les coffres du clergé. Ce fut à grand'peine que petit à petit on put achever l'église.

Une intéressante notice publiée par M. T. Van Lerijs sur l'église Saint-Jacques et sur les œuvres d'art qu'elle contient nous apprend que jusqu'en 1525 les travaux furent poussés avec la plus grande activité. A cette époque Saint-Jacques possédait dix-neuf autels et sept chapelles.

De 1526 à 1552 la construction, fréquemment interrompue, semble n'avoir marché qu'avec une extrême lenteur ; les ressources manquaient, et comme si la fatalité se fût attachée à l'entreprise, un ouragan d'une violence inouïe détruisit en partie, vers l'an 1557, les travaux de l'église. Une autre calamité vint fondre sur Saint-Jacques quelques années plus tard. En même temps que la cathédrale, les parties de l'édifice consacrées au culte catholique furent saccagées par les iconoclastes.

Peu de temps après la grande nef de l'église inachevée fut abandonnée aux

calvinistes, qui l'occupèrent jusqu'en 1585 ; enfin en 1602 on songea sérieusement à reprendre la construction, et les travaux, immédiatement commencés, durèrent jusqu'à la fin du xvii^e siècle.

Nous disions à l'instant que Saint-Jacques était l'une des plus belles productions du style ogival tertiaire ; quelques détails sans grande importance nuisent seuls à l'ensemble de l'édifice. Le portail extérieur septentrional notamment, construit au xviii^e siècle, est d'une architecture toute différente du reste de l'église et d'un goût très contestable.

Saint-Jacques est le tombeau magnifique de ce génie qui s'appelait Rubens. Le grand artiste a été inhumé dans l'une des chapelles latérales, que décore une de ses toiles magistrales : *La sainte Vierge présentant l'enfant Jésus à saint Jérôme*.

D'après une vieille tradition, Rubens s'est représenté, dans cette toile, en donnant ses traits à l'archange saint Georges, la figure de la Vierge serait le portrait d'Isabelle Brandt, sa première femme, et sa seconde femme, Hélène Fourment, lui aurait servi de modèle pour la figure de Marie-Madeleine.

La chapelle de Rubens est ornée en outre d'une statue de Luc Faydherbe et de deux marbres de G. Geefs, représentant des descendantes du grand peintre : M^{me} la baronne Van Havre et M^{me} Stier d'Aartselaar. Ces deux figures ont été intitulées par le statuaire : *La Chrétienne mourante* et *l'Eternité*.

Les nombreuses chapelles de l'admirable monument constituent un véritable musée et plusieurs d'entre elles contiennent des toiles superbes. Citons parmi les plus remarquables un tableau d'Adam Van Noort, le second maître de Rubens, représentant : *Saint Pierre offrant au Sauveur, à Capharnaüm, le poisson qui contient la pièce d'argent du tribut* ; un triptyque d'Otto Venius : *La Vierge en contemplation* ; *Saint-Georges terrassant le dragon*, par Antoine Van Dyck ; *la Tentation de saint Antoine* et *un Christ en croix* de Martin Devos ; *saint Roch guéri de la peste*, par Erasme Quellin ; un triptyque

d'Abraham Janssens, un *Baptême du Christ* de Michel Van Cocxcie, puis encore des peintures signées par ces maîtres qui ont nom Jacques Jordaens, Bernard Van Orley, Henri Van Balen, Frans Floris, Francken le Vieux, Gaspard De Craeyer, Zegers et Rombouts.

L'église abrite un grand nombre de monuments funéraires. L'un des plus intéressants est celui du général *del Pico*, qui provient de la chapelle de la citadelle, démolie en 1830.

Ce monument est l'œuvre du sculpteur Scheemaekers ; il orne la chapelle Sainte-Gertrude. A signaler aussi le tombeau de Van Erthorn, l'un des anciens bourgmestres d'Anvers, le monument élevé à la mémoire du chartreux Van Wonsel, dû au ciseau de C. De Cock, et le monument de la famille Le Candele, que surmonte un *Christ couronné d'épines*, sculpté par Artus Quellin.

Le célèbre artiste est également l'auteur d'un *saint Sébastien* qui se trouve dans la chapelle de la présentation de Notre-Dame, d'un *saint Roch* placé dans la chapelle de ce nom, d'une statue en bois représentant *saint Joseph tenant l'enfant Jésus*, et d'un bas-relief : *La Trinité*, adossé aux dernières colonnes de la grande nef.

Ils sont nombreux les statuaires qui, pour orner l'église, pour augmenter encore ses grandes richesses artistiques, ont fouillé le marbre et la pierre ; chaque autel est un chef-d'œuvre, les statues qui sur leurs piédestaux de granit tiennent tête aux siècles ont pour auteurs les André Collyns de Nole, les Pierre Verbruggen, les Michel Vandervoordt, les Van Hool, les Kerricx et tant d'autres encore dont les noms sont immortels.

Saint-Jacques contient peu d'œuvres modernes, l'art sublime des vieux maîtres flamands règne sans partage dans cette église-musée dont l'antique cité anversoise a le droit de s'enorgueillir.

L'église Saint-Paul, construite au xvi^e siècle par les Dominicains, n'a pas, au point de vue architectural, l'importance du temple superbe dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

C'est cependant un édifice remarquable, malgré sa grande simplicité et malgré les ravages du temps.

Ses fondateurs, les religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qu'on appelait aussi les Frères prêcheurs, s'établirent à Anvers en 1249, et ils reçurent du duc Henri II et du chanoine Hugo Nose un vaste terrain sur lequel ils bâtirent petit à petit un couvent et une chapelle.

Cette chapelle, que les fortes marées inondaient à chaque instant, fut démolie en 1549 ; sur son emplacement on construisit l'église actuelle, qui semble avoir été inaugurée en 1571. Le couvent s'était étendu, et la fortune des Dominicains croissant d'année en année, le bâtiment devint un somptueux monastère, que les troubles religieux du xvi^e siècle ne laissèrent pas debout.

En 1578, l'année de l'expulsion des Dominicains, le couvent fut démoli en partie et l'on traça une rue sur l'emplacement des bâtiments abattus.

L'église, qui avait été respectée, fut presque entièrement détruite en 1679 par un incendie d'une extrême violence, et les dégâts qu'occasionna ce désastre se chiffèrent à plus d'un million. Reconstitué deux ans après, l'édifice a subsisté jusqu'à nos jours, après avoir échappé à grand'peine, sous l'annexion française, à la démolition.

Rachetée à cette époque par un ancien prieur des Dominicains, l'église fut cédée en 1797, sous le Consulat, à la municipalité d'Anvers, qui la substitua à la paroisse de Sainte-Walburge, dont elle toucha dès lors les rentes à titre de dotation, en même temps qu'elle devenait propriétaire des immeubles de cette paroisse.

La première église d'Anvers avait été, à cette époque, convertie en un entrepôt pour la douane.

En achetant l'église la ville s'engageait à payer aux Dominicains encore existants — ils étaient quatorze — une rente viagère réductible au fur et à mesure des décès ; le dernier survivant de l'ordre mourut en 1845.

Ébréchée en 1830 par les boulets hollandais, l'église Saint-Paul fut consciencieusement restaurée quelques années après. Telle qu'elle existe aujourd'hui c'est encore un produit fort intéressant de la décadence du style ogival.

« L'église, dit M. Schayes dans son *Histoire de l'architecture en Belgique*, » présente un magnifique vaisseau de 81 mètres de longueur dans » l'œuvre, divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes cylindriques » à chapiteaux ornés de feuilles de chou-frisé. Les bas-côtés sont sans » chapelles, et il n'y a que celui de droite qui soit percé de fenêtres, » toutes à meneaux flamboyants. Les fenêtres de la grande nef forment » des ogives simples et sans divisions intérieures : à leur base règne, » comme dans l'église de Saint-Jacques, une suite de balcons découpés » en figures contournées. Le chœur, presque aussi vaste que la nef » centrale, est éclairé par un grand nombre de longues et belles » fenêtres lancéolées ; sa voûte est surbaissée et à compartiments » prismatiques, tandis que celles des nefs sont ogivales et à nervures » croisées. On n'observe d'autre apparence de transept qu'au bas-côté » droit, une chapelle carrée d'environ six mètres de profondeur. » L'extérieur de l'église, d'une construction fort régulière mais très » simple, sans balustrades ni arcs-boutants, n'offre de remarquable » que le grand portail, orné avec assez de recherche dans le style » flamboyant le plus tourmenté, mais dont la partie supérieure est restée » inachevée ou n'existe plus. »

L'intérieur de l'église Saint-Paul contient d'admirables boiseries, des confessionnaux et des stalles fouillés avec une infinie délicatesse par les prodigieux artistes de la Renaissance, des marbres de De Baurscheidt, de Collyns de Nole, de Verbruggen, des bois sculptés d'Artus Quellin et de Kerriex.

L'un des autels, celui de la confrérie de Notre-Dame du Rosaire, que don Juan d'Autriche institua en souvenir de la bataille de Lépante, a été

construit en marbre blanc et noir d'après les dessins de Verbruggen ; il supportait autrefois une toile admirable de Michel-Ange représentant *la Vierge et l'enfant Jésus*, qui fut offerte par les Dominicains à Joseph II lorsqu'il visita leur église. — L'Empereur accepta ce présent, vraiment impérial, qu'il remplaça par une copie dont l'auteur est le peintre de Quertenmondt.

Dominant le maître-autel s'élève une monumentale statue de Saint-Paul, au-dessous d'une *Descente de Croix* de Cels ; quant aux toiles qui surmontent les boiseries entourant l'église, elles sont pour la plupart de l'école de Rubens. Voici les noms de leurs auteurs et le sujet qu'elles représentent : *Le Portement de la Croix*, par Van Dyck ; *l'Annonciation*, par Van Balen ; *le Christ en Croix*, par Jordaens ; *le Christ au Jardin des Oliviers*, par Teniers ; *la Visitation*, par F. Francken ; *la Nativité et la Purification*, par Martin Devos ; *le Couronnement d'épines*, par A. De Bruyn ; *la Résurrection et l'Ascension*, par Van Vinckenboom.

Quatre des toiles qui nous occupent : *Jésus parmi les docteurs*, *la Descente du Saint-Esprit*, *l'Assomption* et *le Couronnement de la Vierge* ! sont l'œuvre d'artistes inconnus ; une cinquième, *la Flagellation*, est une copie d'après le tableau de Rubens.

Le rénovateur de l'école flamande a peint pour l'église Saint-Paul deux tableaux devenus célèbres : *L'Adoration des Mages* et *la Flagellation*.

Il nous reste à citer deux belles toiles de Gaspard De Craeyer : *La Vierge apparaissant à saint Dominique* et *le Christ mort soutenu par Marie-Madeleine et saint Jean* ; un tableau assez remarquable de Sallaert, l'un des élèves de Rubens, *les Sept Œuvres de Miséricorde*, par David Teniers le Vieux et quatre épisodes de la fameuse bataille de Lépante, dus au pinceau d'un peintre inconnu.

C'est à côté de l'église Saint-Paul, sur l'emplacement de son ancien cimetière, qu'est situé ce fameux *Calvaire* qu'on montre aux étrangers comme une curiosité et qui est bien la construction la plus originale qu'on



UN CONFESSIONNAL DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.

puisse imaginer. Un escalier aux marches inégales et le long duquel se succèdent des statues d'apôtres, de saints et d'archanges mène à ce Calvaire, au haut duquel des groupes sculptés représentent des scènes de la Passion. Cet escalier est taillé dans des amoncellements de rochers artificiels, obtenus à l'aide d'un mélange bizarre de cendres, de galets et de culs-de-bouteilles.

Au pied du Calvaire, dans une crypte, est couchée une statue coloriée du Christ au tombeau.

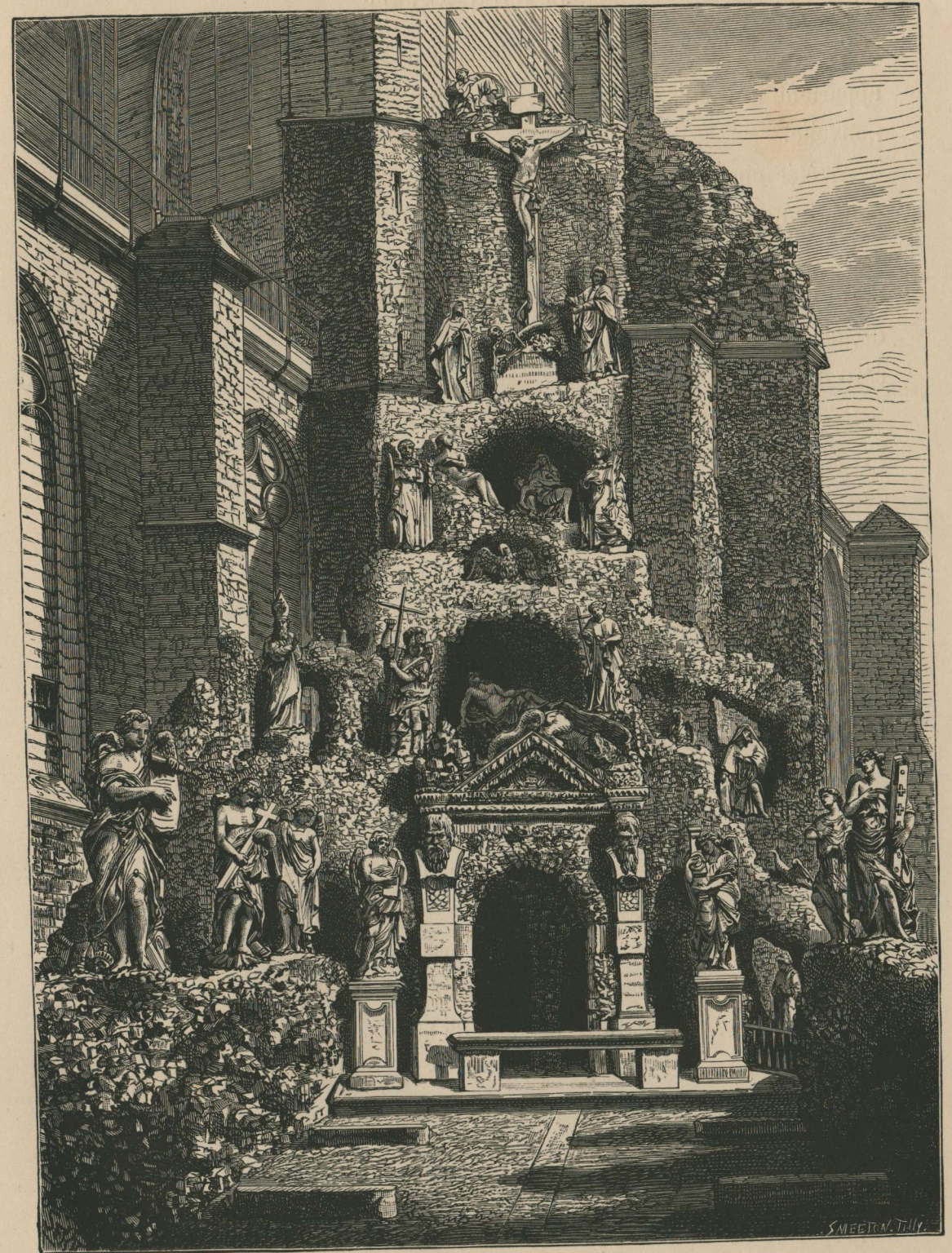
Un savant arrangement et des jeux de lumière habilement dirigés donnent une apparence de réalité à ce corps rigide, que les fidèles, agenouillés, aperçoivent à travers une mince ouverture. Une crypte voisine initie les visiteurs aux mystères du purgatoire; elle est fermée par un grillage en fer, derrière lequel un groupe de pécheurs et de pécheresses, très peu vêtus, rôissent, léchés par des flammes en bois peint. Le système de mise en scène est le même que celui du groupe d'à côté.

Depuis longtemps le Calvaire de Saint-Paul est en grande vénération parmi le peuple, qui, les jours de fête et les dimanches, y mène ses enfants, y apporte dans le vieux tronc de chêne sa pauvre obole et ne s'éloigne pas sans s'être prosterné, dans une naïve prière, devant ce *fac-simile* fantaisiste du Saint-Sépulcre.

Comme Saint-Paul, l'église Saint-André date du ^{xvi}^e siècle. Son architecture est simple et n'offre rien de bien extraordinaire; en revanche, il s'attache à cet édifice religieux des souvenirs historiques trop importants pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Les moines mendiants de l'ordre saxon de Saint-Augustin s'étaient établis à Anvers au commencement de 1500. Selon la marche ordinaire, ils avaient commencé par construire un couvent et une chapelle qui était devenue, petit à petit, une vaste et riche église.

Lorsqu'en 1517 Luther souleva l'Allemagne contre Rome, et que la Réforme commença à transformer une partie de la vieille Europe, les



LE CALVAIRE (ÉGLISE SAINT-PAUL).

moines de Saint-Augustin, à l'ordre desquels le grand réformateur avait appartenu autrefois, épousèrent ouvertement sa cause et prêchèrent la foi nouvelle.

Arrêtés en bloc et transférés à Bruxelles, ils eurent la vie sauve à condition d'abjurer leur doctrine, que le culte catholique combattait comme une hérésie. Il faut croire que la perspective du bûcher et de ces éléments de persuasion qui avaient la torture pour base firent revenir au seul vrai dogme les Augustins d'Anvers, car on leur permit de rentrer dans leur couvent.

Ils y étaient à peine qu'ils élevaient à la dignité de prieur l'Allemand Henri Muller, l'un des plus ardents partisans de la Réforme, qui descendit dans la rue pour prêcher ses doctrines.

Le peuple, que sa parole entraînante électrisait, l'aimait d'une affection sans bornes, et lorsqu'un jour, à la suite d'un de ses prêches en plein vent, l'Écoutète le fit arrêter par ses hallesbardiers, une émeute furieuse surgit. La foule se porta en masse devant l'abbaye de Saint-Michel, dans laquelle on venait d'enfermer le prieur protestant ; elle força les portes et délivra Henri Muller, qui se résigna à s'expatrier.

Quelque temps après son départ, le 6 octobre 1522, l'église des Augustins fut fermée, ses autels renversés, sur l'ordre du Magistrat, ses cloches enlevées, son mobilier vendu par l'Amman et le Saint-Sacrement transporté processionnellement à Notre-Dame.

Arrêtés une seconde fois, les moines furent reconduits à Bruxelles, où ils firent encore amende honorable. — Seuls, deux d'entre eux, Henri Voes et Jean Esch, refusèrent d'abjurer leur croyance. — C'était leur arrêt de mort : le 1^{er} juillet 1523, liés au même poteau, ils furent brûlés vifs sur la Grand'Place. C'est ainsi qu'à cette époque on comprenait la liberté de conscience.

Dépossédés de leurs biens, presque tous les Augustins avaient quitté le pays ; quelques-uns cependant, à peine libres, avaient recommencé

leur propagande en faveur de la Réforme. Ils allaient par les campagnes, prêchant les doctrines de Luther, faisant chaque jour de nouveaux prosélytes.

L'un de ces apôtres du protestantisme dont la tête était mise à prix fut arrêté, deux années après l'exécution de Bruxelles, dans un chantier des bords de l'Escaut. Conduit au *Steen*, où l'on compta 100 florins à ceux qui le livrèrent, on lui fit son procès séance tenante. Le crime était flagrant et l'on ne perdit pas de temps en longues plaidoiries. Le lendemain du jour de son arrestation le prédicant fut conduit du *Steen* à la Tête de Grue, enfermé dans un sac et jeté tout simplement dans l'Escaut.

Les gildes, en armes, maintenaient la foule à distance pendant cette exécution où les bourreaux mirent du raffinement.

Au cours de l'année 1529 la réouverture de l'église se fit, sous l'invocation de Saint-André. L'édifice, plus important à cette époque qu'il ne l'est de nos jours, possédait une tour surmontée d'une statue de saint André, qui s'effondra deux siècles plus tard et qui ne fut jamais reconstruite.

L'église de Saint-André, comme toutes les églises d'Anvers, fut pillée par les iconoclastes ; de 1578 à 1585 elle servit aux calvinistes pour l'exercice de leur culte.

L'édifice s'élève au milieu d'un des quartiers les plus populeux d'Anvers ; il contient des toiles de maîtres : *Un Martyre de saint André*, par Otto Venius, plusieurs tableaux de Quellin, des œuvres de G. Zegers, de Martin Pepyn, de Eykens et de Francken le Vieux. Sa chaire de vérité, en bois sculpté, — un chef-d'œuvre — représente la pêche miraculeuse.

Le maître-autel, qui provient de l'ancienne abbaye de Saint-Bernard, est, dans son genre, une œuvre d'art non moins remarquable.

Enfin l'église Saint-André contient le mausolée de deux dames d'honneur

de Marie Stuart : Barbara Maubray et Élisabeth Curle, qui après la mort de leur souveraine vinrent habiter la Belgique et se placer, ainsi que le dit une inscription gravée dans le socle du monument, sous la haute protection de Sa Très Catholique Majesté Philippe II, roi de toutes les Espagnes et souverain des Pays-Bas.

Presque en même temps que ces fugitives, d'autres étrangers venaient se fixer à Anvers. Ils furent deux ou trois au début, mais leur nombre s'accrut dans des proportions toujours ascendantes, malgré l'hostilité qu'ils rencontrèrent d'abord, malgré l'opposition que leur fit le clergé lui-même.

Mais les disciples d'Ignace de Loyola ne se rebutèrent point et ils persévérèrent; leur secte devait un jour s'étendre sur le monde entier!

Le premier jésuite qui se fit connaître à Anvers fut le père Lainez, qui en 1562 donnait à une partie de la population anversoise l'enseignement religieux en espagnol. En 1574 les membres de la Compagnie de Jésus, au nombre d'une quinzaine, achetèrent un bâtiment désigné sous le nom de maison d'Aix, qu'avait construit en 1539, sur l'emplacement de l'ancien entrepôt des marchands d'Aix-la-Chapelle, un riche banquier nommé Erasme Schetz.

A cet hôtel seigneurial, qu'ils payèrent 17,000 couronnes et qui devint la maison-professe de leur ordre, les jésuites ajoutèrent une chapelle somptueuse. Ils ouvrirent alors une école pour l'enseignement des langues latines, qui comptait, au dire de certains historiens, près de trois cents élèves en 1575. C'est de cette époque que date leur première proscription. A la suite de leur refus de prêter serment au régime en vigueur ils durent, au mois de mai de l'année 1578, quitter la terre hospitalière où leur fortune s'annonçait sous d'aussi riants auspices.

La maison d'Aix servit ensuite de lieu de réunion aux chefs des milices bourgeoises, qui s'y tinrent en permanence pendant les troubles religieux de

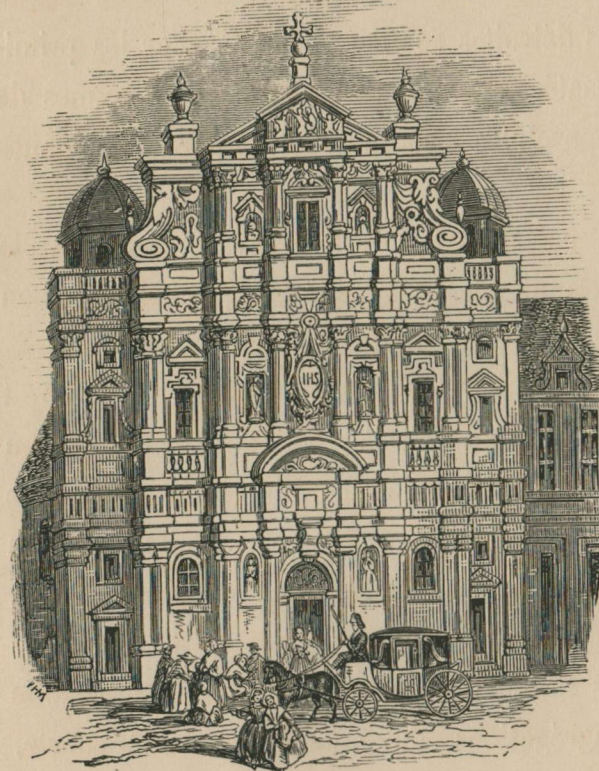
l'époque; le prince d'Orange y logea souvent. Quant à l'église elle fut abandonnée aux calvinistes.

La Compagnie de Jésus, cependant, dont le premier échec, loin d'affaiblir le zèle, n'avait fait qu'augmenter les ambitions, fit tant et si bien qu'elle revint à Anvers en 1585, à la suite d'Alexandre Farnèse. Les jésuites rentrèrent en possession de la maison d'Aix et dès lors on voit leur influence grandir sans cesse.

A côté de leur maison ils commencèrent, en 1614, la construction d'une église dont l'un des leurs, le père François d'Aiguillon, dressa les plans, tandis que Rubens fournissait les dessins de la façade et de la décoration intérieure.

La nouvelle église des jésuites, pour l'édification de laquelle on avait fait venir d'Italie les marbres les plus beaux, fut l'une des plus somptueuses que l'on ait connue dans l'histoire.

La Renaissance, alors dans tout son épanouissement, avait heureusement inspiré les architectes. Rubens ne se contenta pas de dessiner une



ÉGLISE DES JÉSUITES.

partie des plans, il peignit pour l'intérieur du temple trente-six tableaux représentant des scènes de l'histoire sainte, qui allèrent orner les plafonds des galeries.

Le 12 septembre 1621 l'évêque d'Anvers, Malderus, consacra solennelle-

ment l'église, qui fut pendant près d'un siècle un objet d'admiration pour tous les étrangers qui passaient par l'opulente cité commerciale.

Mais elle était, hélas ! du monde où les plus belles choses ont le pire destin : le 18 juillet 1718 la foudre s'abattit sur l'édifice et un incendie réduisit en cendres les immenses richesses qu'il contenait.

La flamme n'épargna que le chœur, deux chapelles latérales, le frontispice et la tour dont l'élégante silhouette domine encore l'église reconstruite. Deux toiles de Rubens, représentant *saint François-Xavier* et *saint Ignace*, purent être sauvées.

La reconstruction des parties détruites se fit rapidement, sur les primitives données, mais avec des matériaux moins précieux. Les colonnes de marbre rare, les ornements de porphyre furent remplacés par des colonnes et des ornements de pierre.

En même temps qu'ils commençaient la construction de leur nouvelle église (1614), les jésuites agrandissaient considérablement la maison d'Aix, dans laquelle ils installèrent leur riche bibliothèque.

Ils édifièrent à la même époque un bâtiment qui subsiste encore et dont les hasards de la fortune ont fait tour à tour des magasins, un café où se réunissait en quatre-vingt-treize le Club des Droits de l'Homme et un café-concert, jusqu'au moment où l'administration communale d'Anvers s'en est rendue propriétaire, il y a quelques années, pour y installer une bibliothèque populaire.

La *Sodalité*, à laquelle nous faisons allusion, servait, à l'origine, de lieu de réunion à deux congrégations de jésuites de robe courte, composées : la première d'hommes mariés, la seconde de célibataires. Chacune de ces congrégations avait sa chapelle, magnifiquement ornée d'œuvres d'art.

Mais revenons à l'église, qui fut fermée en 1773, lorsque le pape Clément XIV supprima l'ordre des Jésuites. Après le départ des membres de la Compagnie, qui durent une seconde fois reprendre la

route de l'exil, le gouvernement autrichien fit enlever les deux toiles de Rubens que nous signalions tout à l'heure et elles allèrent faire à Vienne l'ornement de la galerie du Belvédère. Elles y sont encore.

Rendue au culte catholique en 1779 et placée à cette époque sous l'invocation de Saint-Charles Borromée, l'église fut convertie quinze ans plus tard en un entrepôt pour les objets mis en réquisition. Cette transformation ne fut pas la dernière : l'église bâtie par les jésuites devint peu de temps après le temple de la République, où les Jacobins installèrent leur déesse de la Raison ; on y célébra les mariages, puis, après être redevenue, en 1802, une église catholique, elle fut, en 1815, un hôpital provisoire, où l'on soigna un grand nombre de soldats blessés à Waterloo.

Vendue en 1817 aux marguilliers, malgré les protestations de la communauté, l'église de Saint-Charles Borromée a été depuis complètement restaurée.

C'est encore un fort bel édifice, qu'ornent à l'intérieur des toiles de G. Zegers, de Schut, de Van Loon, de Van der Borcht, de Jean Lievens et de Van Papenhoven, des tableaux religieux modernes de Gustave Wappers et de Delin et que décorent de superbes boiserie sculptées par de Bourscheidt et Van de Voort le Vieux, ainsi que des statues d'Artus Quellin et de Collyns de Nole.

La chapelle de la Vierge est revêtue de marbres rares, qui donnent une idée de ce que dut être autrefois la première et somptueuse décoration de ce temple magnifique. La sacristie contient, entre autres objets précieux, un christ en ivoire de toute beauté et des vêtements sacerdotaux brodés d'or et de perles, d'après les dessins de Rubens.

C'est en face de l'ancienne église des jésuites, dans l'angle formé par ce qui fut la maison d'Aix et par les bâtiments de l'ancienne *Sodalité*, — la bibliothèque populaire actuelle, — qu'a été inaugurée

en 1883, peu de temps avant la mort du populaire romancier flamand, la statue d'Henri Conscience.

Il nous reste quelques mots à dire de deux autres églises anciennes qui subsistent à Anvers : l'église Saint-Augustin, qui est située dans la rue des Peignes — l'une des premières artères de la vieille ville — et la petite église de Saint-Antoine de Padoue.

La première fut construite au ^{xvii}^e siècle par les Augustins-*Observants*, sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, qui posèrent la première pierre du monument. Les plans sont de Wenceslas Cobergher.

C'est un édifice d'un goût très contestable qui n'a d'autre mérite que de contenir une œuvre magistrale de Rubens : *Le Mariage de sainte Catherine*, un tableau d'Antoine Van Dyck, son élève favori, représentant : *Le Christ apparaissant à saint Augustin* et *le Martyre de sainte Apolline*, de Jacques Jordaens, cet autre élève de Rubens qui devint, à son tour, un maître.

Ces trois tableaux, que l'on peut, à juste titre, considérer comme trois chefs-d'œuvre incomparables, ornent les trois autels de l'église.

L'édifice, fermé pendant plusieurs années après l'expulsion des Augustins en 1797, fut vendu la même année, rendu au culte en 1800, converti huit ans après en une succursale de Notre-Dame et érigé en paroisse peu de temps après.

L'église de Saint-Antoine de Padoue fut élevée en 1588, en même temps qu'un couvent occupant l'espace compris entre le Marché aux Chevaux, le rempart et le canal de l'Amidon, par l'ordre des Capucins.

Ceux-ci étaient entrés à Anvers à la suite d'Alexandre Farnèse, leur protecteur fervent, en même temps qu'y rentraient les Jésuites. Ce furent eux qui essayèrent d'introduire en Belgique ces fameuses processions des *Flagellants*, hideuses et grotesques exhibitions religieuses auxquelles on conviait les fanatiques.

Le jésuite Papenbrochius, un savant, a décrit une de ces processions qui

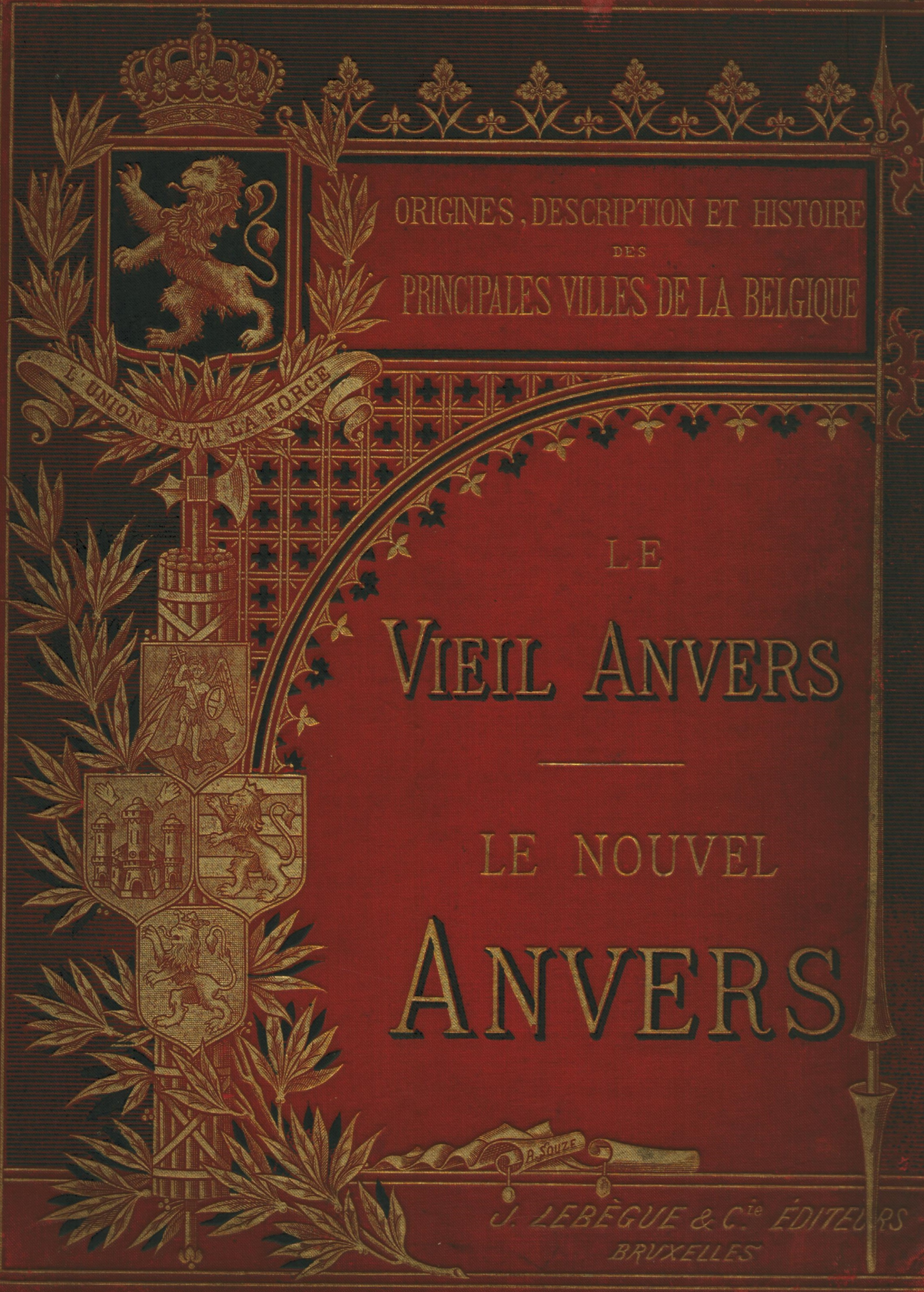
sortit pendant la semaine sainte et dont le noyau se composait d'une soixantaine de matelots, engagés pour la circonstance. Ces hommes, revêtus du cilice de crin et la tête couverte, se gratifiaient mutuellement de grands coups de discipline. Pendant que sifflaient les cordes à nœuds et que le sang coulait le long des côtes des *Flagellants*, des capucins qui escortaient la procession en portant des crânes et des ossements humains excitaient le zèle et l'ardeur malsaine de ces gens affolés en criant à tue-tête : « Miséricorde ! Pénitence ! » Le gardien des capucins, ployant sous le poids d'une lourde croix de bois, se faisait traîner, une grosse corde au cou, par un laïc marchant devant lui, qui le menait en laisse comme un animal.

Des chanteurs allaient en tête psalmodiant des litanies.

Pour l'honneur du Magistrat d'Anvers, ces processions furent défendues comme elles avaient été défendues deux siècles auparavant en Italie et en Allemagne.

Les capucins furent expulsés en janvier 1797 par le commissaire à Anvers du Pouvoir Exécutif. L'église, après avoir été la propriété de plusieurs particuliers, fut réouverte en 1802, reconnue l'année suivante comme une succursale de l'église Saint-Jacques et convertie plus tard en paroisse.

Elle est insignifiante quant à l'architecture, mais elle contient un beau Rubens : *La Vierge présentant l'enfant Jésus à saint François*, un *Christ mort*, par Van Dyck, des toiles de Zegers, de Cossiers, une statue remarquable d'Artus Quellin : *La Vierge des douleurs*, et plusieurs peintures modernes, notamment un triptyque exécuté au *Wasserglass* par V. Lagye, et représentant : *La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joachim et sainte Anne*.



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
DES
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

L'UNION FAIT LA FORCE

LE
VIEIL ANVERS

LE NOUVEL
ANVERS

A. SOUZE
J. LEBÈGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



L'UNION FAIT LA FORCE



COLLECTION NATIONALE

V.-A. LAGYE

ANVERS

MONUMENTAL ET PITTORESQUE

VIGNETTES ET DESSINS

DE

PUTTAERT, STROOBANT, H. HENDRICKX,
ED. DUYCK, ETC.

A-N. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
BRUXELLES



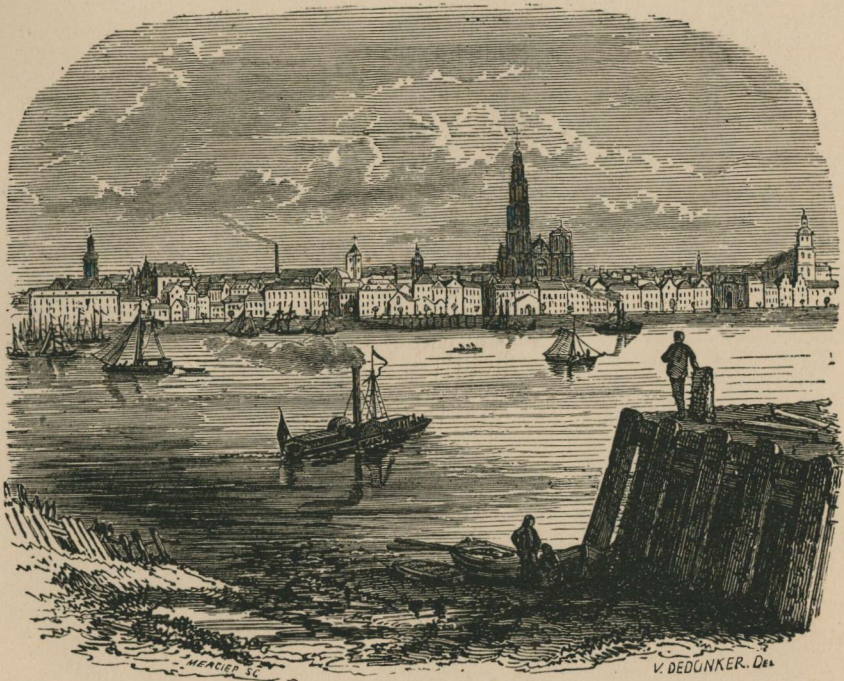
LE VIEIL ANVERS

ET

LE NOUVEL ANVERS

PAR

V.-A. LAGYE



BRUXELLES

A.-N. LEBÈGUE ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

LE VIEIL ANVERS

	PAGES.
Le Bourg. — Son origine, ses agrandissements successifs. — L'église Sainte-Walburge. — Le « Reuzenhuis. » — Le « Vierschare. » — Le « Steen. » .	5
L'enceinte d'Anvers au ^{xiii} ^e , au ^{xiv} ^e et au ^{xv} ^e siècle. — Les anciennes portes de la ville.	12
L'Organisation de la magistrature communale. — La première maison communale. — Le nouvel Hôtel de ville. — La Furie Espagnole. — La Citadelle. — La reconstruction du Palais communal. — La Grand'Place. — Les Maisons des Corporations et des Gildes.	23
La Cathédrale : Onze Lieve Vrouw op het staakske. — Les cloches communales. — La construction. — Les Iconoclastes. — La tombe de Quentin-Massys. — Le puits.	34
Les nouvelles paroisses. — Saint-Jacques. — Saint-Paul. — Le « Calvaire. » — Saint-André. — Les Augustins-Saxons. — La Compagnie de Jésus. — La Maison d'Aix. — L'église des Jésuites. — La « Sodalité. » — Saint-Charles Borromée. — Saint-Augustin. — Les Capucins. — Saint-Antoine de Padoue.	45
Le commerce d'Anvers au ^{xiv} ^e , au ^{xv} ^e et au ^{xvi} ^e siècle. — La Maison de Hesse. — La vieille et la nouvelle Bourse. — La Maison hanséatique. — La Maison de Portugal. — La Maison anglaise. — Le « Leguit. » — Gilbert Van Schoonbeke. — La Maison hydraulique. — La Halle aux viandes . .	64
La Montagne d'Or. — Le Marché au Poisson. — La Porte du « Steen. » — La « Tête de Grue. » — L'Arsenal de guerre. — L'Abbaye Saint-Michel. — Le « Prinsenhof. » — L'Eekhof	84
La Monnaie. — L'Émeute du Pont de Meir (1567). — La Place de Meir. — Le « Meir-Steeg. »	92
L'Imprimerie Plantinienne. — Le Musée Plantin-Moretus.	100

LE NOUVEL ANVERS

	PAGES.
Les premiers bassins. — L'Entrepôt royal. — Les Quais. — Leur rectification. — La transformation des terrains de la citadelle du Sud . . .	119
La Banque Nationale. — Le Palais de Justice. — La nouvelle Bourse — Le Musée. — L'Académie des Beaux-Arts. — Le « Cercle Artistique. » . .	131
Le Théâtre à Anvers. — Le Théâtre royal. — Le Théâtre flamand. — Les Variétés. — Le Parc. — Le Jardin Zoologique. — Les statues des places publiques d'Anvers.	141